

Un jour que j'étais d'humeur taquine et en veine de farces sottes, je m'imaginai — au cours d'une visite demi-mondaine — de verser dans un bocal où se prélassait un poisson rouge la cuillerée de *whiskey* restée au fond de mon verre. J'avais bien conscience que je commettais une action criminelle, mais je m'excusais moi-même en me disant que l'agonie du cyprin m'initierait à certains mystères ichtyologiques. Bref, je m'étais finalement persuadé qu'au lieu de commettre une méchante action, je me livrais à une expérience scientifique.

A ma grande surprise, l'événement prit une tournure imprévue: le poisson rouge se tapit, d'abord, au bas de sa cage de cristal, et comme cette évolution avait suffi à mélanger l'alcool au liquide, on peut dire que ce grog avait été préparé par son consommateur. Tout à coup le cyprin se mit à circuler dans tous les sens. Il voulait certainement s'assurer que la mixture était à point. La chose constatée et l'action du spiritueux se manifestant sans doute, il se livra à une course folle, donnant du museau dans les parois de sa prison, montant à sa surface, plongeant jusqu'à son lit de cailloux blancs: bref, tous les signes d'une agitation inconsciente et fébrile. A certain moment, il nageait de côté, et puis il tournait sur lui-même à la façon d'une hélice... Mon observation fut troublée par l'entrée de la propriétaire du folâtre animal. Présument que tout le mal de ma plaisanterie se bornerait à un accès d'exubérante gaieté, j'avouai ma fumisterie. Émoi de la dame qui, inquiète et navrée, appelait son cher *Julien* d'une voix tremblante. (Le pochard avait reçu d'elle le nom de Julien... Pourquoi?... Mystère!)

Mais Julien continuait sa désopilante série de cabrioles. Sa maîtresse, de plus en plus éperdue, m'empêcha de suivre l'expérience jusqu'au bout, en changeant le bassin d'eau. J'étais fort contrarié... et Julien aussi! Car, après cette opération, il demeura inerte et vanné. Le lendemain, il donnait les signes d'une tristesse incurable. Regrettait-il sa "cuite" dissipée? Avait-il mal aux cheveux... pardon! aux écailles? Nul ne le saura, car Julien n'était pas expansif et je n'ai jamais connu de poisson plus réservé.

En contractant l'habitude de préparer mes lignes moi-même, je soignais ma gloire, car — soit que je fusse adroit et circonspect, soit que je fusse heureux — mes armes étaient toujours victorieuses, alors que celles dont je faisais emplette échouaient le plus souvent.

Voici, pour le lecteur qui me demande des détails à ce sujet, la manière dont je m'y prends: j'adapte à presque toutes mes lignes un fil de soie tressée d'une ténuité extrême. En le noyant préalablement dans une solution de tannin, je le rends incorruptible (avis aux chéquards!) sans altérer sa solidité. Les bouchons que j'emploie sont vert tendre; verts, aussi, les plombs fendus dont je charge le poil de Florence aux environs de l'hameçon, que je m'efforce de faire disparaître sous l'appât dans la limite du possible. Bref, je tâche d'enlever à mes outils l'éclat qui rend la proie timorée et la chasse. Pour cela, je cherche à leur donner la teinte du liquide où ils sont plongés.

Ainsi que je l'ai déclaré, je ne me sers que des mouches issues de mon industrie manuelle... J'ai longtemps traité de brutes idiots les truites voraces — et en général tous les hôtes d'eau douce et salée — qui happent goulûment une pseudo-pâturage. Et puis, par un retour sur moi-même, j'ai compris que je devais être indulgent pour des bêtes dont je suis l'exemple...

Est-ce que je n'accepte pas chaque jour comme authentique une nourriture artificielle et des boissons factices? Est-ce que je n'avale pas des truffes en méridiens, du sucre fait avec de la houille, des terrines où le corbeau joue le rôle de la bécasse, des foies gras tirés d'une oie qui était un cochon, de l'eau minérale confectionnée à Gennevilliers, du vin de Corton élaboré à Bercy avec des résidus de pruneaux, et du champagne dont je représente le Champenois en vertu du proverbe que l'on sait (99 moutons et un Champenois, etc., etc.)? J'ai plus d'instruction qu'une truite, je suis donc plus blâmable qu'elle en me jetant sur les comestibles postiches qu'on passe sous mon nez et — plus brute qu'elle encore — je paie les faussetés solides et liquides qui ravagent mon pauvre estomac. Je n'ai pas même l'excuse de l'animal séduit par mon ingéniosité, puisque j'accepte parfois, les yeux fermés, des perflidies qui n'ont même pas le masque de la franchise — comme les papillons qui terminent ma ligne flottante.

ADRIEN MARX.

DE LA PENSÉE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

(Suite.)

"Un art trop facile cesse bientôt d'être un art." On a donc cherché de nouvelles voies, de nouvelles sources, et le *décadentisme*, le *symbolisme*, le *préraphaélisme*, le *romantisme* ont vu le jour. Et qui sait combien d'écoles et de clans littéraires plus extravagants les uns que les autres ce siècle qui s'en va verra encore naître et mourir?

Notre époque est, avant tout, l'époque de l'éclectisme et de la tolérance, et cela fera qu'on lui pardonnera beaucoup, car la tolérance seule peut favoriser les grandes éclosions. Quelles que soient ses défauts, la pensée contemporaine a cet avantage que rien ne la gêne plus dans ses manifestations: le champ est libre devant elle, tous les obstacles ont été enlevés. Elle n'a qu'à prendre son vol; le monde et l'espace lui appartiennent. Le beau a cessé d'être l'apanage d'une école et son essence universelle a été reconnue.

Depuis que la tradition légitimiste représentée par les classiques a été abandonnée, on a décidé qu'il n'y avait pas, en matière d'esthétique, de dogme infailible, et toutes les écoles ont obtenu droit de cité. Le *bon public*, instruit par une expérience plusieurs fois renouvelée en ce siècle, s'est enfin rendu compte que l'art véritable demande une initiation à laquelle il n'a pas le temps de se soumettre; aujourd'hui il accepte tout, il admire tout, il ne proteste plus, il abandonne son âme grande ouverte à tous ceux qui veulent la charmer ou l'amuser, et cette tolérance mêlée de scepticisme et d'une jolie dose de badauderie est un des traits distinctifs du bourgeois de notre époque. On veut être dans le mouvement, on se pique de tout comprendre, on a la prétention de percevoir les jouissances artistiques à la manière de demain. Or on ne peut deviner ce qu'aimeront nos petits-neveux, on ne peut savoir si ces jeunes gens qui s'écartent des sentiers battus ne marchent pas en éclaireurs dans la voie du progrès au lieu d'être à côté, et dans le doute on accepte tout.

Que j'en ai vu, hélas! bâiller de dilettantes! à l'audition d'une page de Wagner qu'ils déclaraient divine, devant une croûte de quelque Manet inconnu qu'ils proclamaient idéale, ou penchés sur une strophe de Mallarmé qu'ils étaient censés trouver pleine de suggestion! Les romantiques, bafoués à leur début, ont conquis le